
UN TERRAIN FAVORABLE *à l'éclosion de la dictature*

Berlin était une ville spéciale, une ville dotée d'une âme. Tous ceux qui y vivaient devenaient berlinois dans leur être seulement en humant l'air. Depuis toujours, l'ancienne capitale prussienne avait été une terre d'asile pour tous, Allemands ou étrangers. Dans mon propre immeuble d'habitations se côtoyaient des noms français, polonais, espagnols... et pourtant chacun se sentait berlinois.

Un gamin comme moi ne pouvait vraiment pas se rendre compte de tout ce qui s'y tramait, car sa vie de tous les jours était différente de celle des grandes personnes ; voici en vrac comment elle s'est déroulée jusqu'à mon engagement dans la marine.

Octobre 1920. Je nais à Berlin à l'hôpital *La Charité*, juste avant l'arrivée d'Adolf Hitler à l'avant-scène. À cette époque, mes parents possédaient une maison et tenaient un commerce où ma mère travaillait. Allemand de naissance, mon père avait débarqué des États-Unis où il était allé travailler peu après la Première Guerre mondiale ; il avait même obtenu la citoyenneté américaine.

On m'a dit qu'il avait connu ma mère d'une drôle de manière. Elle se promenait avec une amie quand il s'était

adressé à elle sans enlever son cigare de sa bouche, ce qui avait offusqué ma mère ; comme il ne semblait pas découragé par son air revêché, d'un geste vif, elle lui avait enlevé le cigare en lui faisant des remontrances sur sa mauvaise éducation. Je n'ai pas entendu raconter la suite de cette rencontre, mais il appert qu'ils se sont mariés et que je dois ma venue sur terre à cet heureux événement.

Mon père travaillait alors comme garçon de table à l'*Excelsior*, un des grands hôtels de la ville, et cette situation le déprimait ; il persuada donc ma mère de tout vendre pour le suivre aux États-Unis, où il comptait améliorer leur sort. Nous sommes donc partis alors que j'avais un an ; mais, comme ma mère n'a jamais pu s'habituer à ce dépaysement, nous sommes revenus en Allemagne. Je ne sais pas combien de temps nous sommes restés là-bas, mais une des très rares fois où ma mère m'a fait des confidences à ce sujet, elle m'a dit qu'elle avait connu New York, Chicago et Philadelphie. Elle m'a même montré un jour une petite cuillère en argent du *Waldorf Astoria* qu'elle avait gardée en souvenir.

Au retour, tout a recommencé comme avant. Ma mère a repris son commerce de fruits et légumes et mon père a réintégré l'hôtellerie, avec dans son cas le moral dans les talons. Un peu plus tard, quand ma mère est tombée gravement malade, mon père a revendu maison et commerce pour disparaître aux États-Unis avec le magot. Persuadée que ma mère mourrait, ma chère tante m'avait confié à une institution catholique dans l'intention de faire de moi un prêtre, mais ma mère guérit miraculeusement pour se retrouver seule, réduite à des conditions misérables. Sa première préoccupation fut de me sortir de là, ce qu'elle ne réussit finalement qu'avec l'aide de la police.

J'en sais très peu au sujet de mon père. Je n'en connais que ce que j'en ai entendu de la bouche de ma mère, qui en parlait occasionnellement avec ses amies, alors que j'étais

jeune et que personne ne faisait réellement attention à moi. Ce que j'ai compris n'avantageait pas vraiment mon géniteur, même si rien de tout ça n'était destiné à mes oreilles. Je ne l'ai revu qu'une seule fois vers l'âge de douze ans. Aux environs de Pâques, un homme que je ne connaissais pas m'accosta dans la rue et me donna un paquet en disant : « Tiens, ton père te souhaite de joyeuses Pâques. » Quand j'arrivai à notre logement où je racontai la chose à ma mère, deux autres surprises m'attendaient. Primo, le paquet contenait un magnifique œuf en chocolat d'au moins un kilo. Secundo, ma mère le lança prestement dans la rue par la fenêtre du quatrième étage. Ce geste me marqua encore plus que le fait d'avoir possiblement vu mon père, et ma déception d'enfant fut énorme.

À cette époque, ma tante paternelle habitait Berlin et m'invitait environ une fois par mois pour un repas copieux auquel je faisais honneur ; lors d'une de ces visites, elle me transmit un message selon lequel mon père aurait aimé que j'aille vivre avec lui aux États-Unis. Au dire de ma tante, cela aurait représenté un changement pour moi, car j'aurais mangé tous les jours à ma faim. Une perspective alléchante pour un gamin comme moi, mais l'idée en resta là.

Mon père étant à l'étranger, je fus donc élevé par ma mère dans le protestantisme luthérien, la religion la plus répandue au nord de l'Allemagne. Ma mère était croyante, mais sans plus, ce qui ne l'empêchait pas d'entamer invariablement son pain en y traçant un signe de croix.

De leur côté, tante Mieke et son mari, l'oncle Julius, deux fervents croyants, m'emmenaient dans leur église, beaucoup plus riche que les temples protestants que je connaissais. Cependant, je me rendis compte au bout d'un certain temps que cette façade avait aussi des failles. À l'entrée de l'église se trouvait un étalage de livres à vendre. Le prix était indiqué sur chacun et un tronc se trouvait juste au-dessous pour y déposer le montant de l'achat. Mes bons

sentiments à l'égard du catholicisme se trouvèrent fort atténués le jour où l'oncle Julius paya son achat avec un vieux bouton puisé dans sa poche. Je me persuadai alors que ma mère était plus croyante que lui, mais je vis que sa dévotion avait aussi des limites le jour où un pasteur, grand et visiblement bien nourri, se pointa chez nous pour collecter la dîme. Manifestement, les besoins de première nécessité ne concernaient pas les serviteurs de Dieu. Ma mère le mit à la porte en lui crachant crûment la vérité et en lui faisant comprendre que ça aurait plutôt été à lui de nous faire la charité et non l'inverse ; elle survivait de peine et de misère, pendant que lui recevait un bon salaire, payé, en ce temps-là, par l'État.

Il m'est resté en mémoire que ma tante essayait de faire de moi un bon catholique, tandis que, pour faire contrepoids, ma mère me proposait comme lecture tout ce qui s'opposait à cette religion. Je sentais obscurément que les deux Églises n'avaient qu'un même but, faire de moi et de mes semblables des êtres incapables de penser par eux-mêmes, ce que je trouvais inacceptable.

Nous vivions alors, ainsi que ma grand-mère venue nous rejoindre depuis la Prusse-Orientale, de ce qu'on appelle aujourd'hui l'assistance sociale ; nous n'avions pas vraiment assez pour vivre, mais trop pour mourir de faim, et l'idée de ne pas savoir en me couchant s'il y aurait à manger le lendemain m'aura marqué pour la vie.

Un fait notable m'est resté en mémoire. J'avais sept ou huit ans quand ma mère fut convoquée devant un juge. Notre propriétaire, en réalité un genre de consortium à qui appartenaient de nombreuses maisons, voulait nous jeter à la rue parce que nous ne pouvions pas payer le loyer et que nous avions accumulé cinq ou six mois de retard. J'ai appris le déroulement de la séance plus tard, quand ma mère l'a raconté à ses amies. Selon ses dires, la rencontre devant le juge avec le représentant des propriétaires s'était déroulée

comme prévu. Cet homme exigeait que ma mère quitte le loyer immédiatement. Ma mère ne disait mot. Puis, le juge s'était adressé à elle en demandant :

— Est-ce vrai, madame, que vous ne voulez pas payer votre loyer comme le prétend ce monsieur ?

— Monsieur le juge, je veux bien payer, mais je vis de l'assistance sociale et le montant alloué nous permet tout juste un repas par jour. L'excédent, et je l'ai calculé, je veux bien le laisser pour payer mon loyer.

Le juge avait repris :

— Quel pourrait être ce montant, madame ?

— Vingt-cinq pfennigs ! Autrement, il faudrait nous priver de nourriture, et nous n'en avons déjà qu'en quantité insuffisante.

Vingt-cinq pfennigs, c'était une somme dérisoire. Durant un moment, le juge avait fait semblant de réfléchir, puis il s'était adressé au représentant :

— Vous avez entendu la dame ? Elle ne refuse pas de payer. Donc, l'affaire est close ! Plus tard, quand elle pourra payer, elle vous remboursera ce qu'elle vous doit.

Ma mère était sortie de la salle le cœur léger. Décidément, des gens exceptionnels habitaient cette ville tout aussi exceptionnelle.

Il y avait entre autres un gamin de mon âge, Willy, qui habitait notre immeuble. C'était de loin mon meilleur ami. Sa mère était gitane et son père s'était lui aussi évaporé dans la nature. Avec et grâce à lui, j'ai été initié au milieu tsigane, d'abord les sédentaires habitant la rue la plus communiste de Berlin, la Köslinerstrasse, ensuite les autres vivant dans des roulottes, sur un terrain réservé par la ville tout près du dépôt des tramways, dans la Müllerstrasse. Quand la faim nous tenaillait tous les deux, nous nous faisons inviter dans leurs familles ; chez eux, comme chez les Juifs que j'ai connus jusqu'en 1933, on ne laissait partir personne sans lui offrir de quoi se remplir

l'estomac. Ils récupéraient tout – et ils n'étaient pas les seuls – chez les commerçants de denrées alimentaires, qui consentaient à donner ce qui n'était plus vendable, car ils savaient ce que voulait dire un ventre vide. Mon copain se montrait beaucoup plus persuasif que moi lorsqu'il s'agissait d'obtenir de la nourriture. Il nous est quelquefois arrivé de chiper des choses dans certains commerces pour apaiser notre faim ; là encore, je dois reconnaître que son habileté dépassait la mienne. Même aujourd'hui je n'éprouve aucune gêne à avouer ces gestes.

Un jour, cependant, la famille de Willy déménagea et je ne l'ai plus jamais revu.

J'habitais alors le Wedding, un quartier relativement tranquille de la capitale d'un pays pauvre, mais qui vivait malgré tout une situation politique explosive. Évidemment, la faim omniprésente ne pouvait être ignorée, mais elle n'empêchait ni les rêves ni la relative liberté, car nous grandissions dans la rue. En fait, nous étions presque nos propres maîtres.

Un jour par exemple, notre groupe de cinq eut l'idée d'utiliser la force motrice d'un tramway pour remorquer le véhicule idéal qui nous appartenait en propre, un vieux matelas récupéré quelque part qui avait connu plus que sa part d'aventures. Les idées ne manquaient pas ni l'inconscience pour concrétiser le projet, et notre périple prit bientôt forme. Nous nous sommes mis à l'affût près d'un arrêt de tramway et nous sommes sans peine parvenus à nous y accrocher, pour une balade malheureusement trop courte. Notre randonnée s'est terminée quelques centaines de mètres plus loin. Un policier nous avait aperçus et avait fait en sorte qu'on décroche notre wagon improvisé pour, en souriant, ramener chez leurs parents respectifs les passagers clandestins.

La rue nous servait donc de terrain de jeux, car les automobiles y étaient rares. Seules quelques-unes se

faufilaient au travers des voitures tirées par des chevaux. D'ailleurs, derrière la plupart des maisons, on trouvait une écurie et même une étable pour les vaches. Notre quartier était probablement un des rares endroits de Berlin où on pouvait se procurer du lait frais sur place. Au besoin, ou plutôt quand nous avions de l'argent, denrée rare s'il en fut, j'allais en acheter un quart de litre. C'était pareil pour le sucre qu'on achetait au quart de livre et qu'on transportait dans un cornet de papier. Nous restions sveltes par la force des choses.

À l'école, cependant, les rejetons des familles les plus pauvres avaient droit à l'équivalent d'une tasse de lait par enfant à partir du deuxième, ce qui était plutôt décevant pour un enfant unique comme moi. Néanmoins, les jeunes affamés de cette époque étaient souvent en bien meilleure forme que ceux qui prenaient leurs trois repas par jour. J'en ai pour preuve que j'ai pratiqué plusieurs sports et que j'ai excellé dans plusieurs ; je ferais même plus tard partie de l'élite en natation et je m'entraînerais pour participer aux qualifications pré-olympiques.

Le caractère campagnard de Berlin se renforçait chaque année par la fête de la Moisson qui se déroulait dans presque toutes les maisons du coin, même s'il n'y avait rien à moissonner en pleine ville. Je me rappelle bien ce temps-là, car, dans mon quartier du Wedding, la vie ressemblait à celle de la campagne par bien des aspects. La fête de la Moisson avait lieu une fois l'an, mais ce n'était pas tous les gens qui la fêtaient. Cependant, dans notre immeuble, on la célébrait. Le soir, guirlandes et lampions embellissaient la cour et les gramophones de quelques voisins créaient une ambiance joyeuse.

Je me souviens d'un jour où une boulangerie située tout près de chez nous a été démolie, en même temps que quelques maisons avoisinantes, pour faire de la place à une nouvelle construction. L'endroit est devenu notre

terrain de jeux pendant quelques mois. On y construisait non pas une boulangerie, mais une immense usine à pains qui allait s'étirer jusqu'à la rue voisine par l'arrière. Tant que le chantier s'est prolongé, nous y avons trouvé des grues pour l'escalade, des convoyeurs pour la glisse, un terrain en pente pour le saut et tout ce qui pouvait amuser des gamins turbulents. Les gardiens ne pouvaient venir à bout de nous malgré quelques taloches qu'ils distribuaient çà et là et qu'on récoltait sans trop s'en faire. L'un d'eux nous a toutefois laissés mariner quelques heures dans le mât d'une grue d'où nous ne voulions pas descendre ; il était même allé se promener en laissant son chien de berger nous attendre en bas.

Quand l'usine a été en fonction, je sais, pour en avoir vu sortir, que des prisonniers français y ont travaillé.

Pendant, la plus grande partie de nos loisirs se passait à jouer dans les musées qui foisonnaient et qui étaient tous reliés. Lors d'une partie de cache-cache, je me souviens m'être allongé près d'une momie dans un sarcophage posé sur un socle, un comportement pas très respectueux, je l'avoue, dont je garde un souvenir de toile rude à l'odeur de poussière. Nous n'avions évidemment pas les moyens de payer notre entrée. Aussi, nous nous fauflions à quatre pattes devant la guérite de la billetterie. À l'intérieur, nous découvriions le monde et ses richesses, l'histoire, les arts, les cultures et tout ce qu'on peut voir dans des musées.

Une première épreuve vint quelque peu assombrir ces jours heureux, mais difficiles : l'école. Mes premières années de fréquentation furent un enfer. Je défendais l'honneur de ma mère qui, pour les gens ne connaissant pas son histoire, n'avait pas de mari et passait pour une mère célibataire. J'étais le seul de la classe à ne pouvoir prouver que j'avais un père, ce qui constituait le pire des déshonneurs et me faisait enrager. Je devenais peu à peu un petit dur à cuire toujours prêt à se bagarrer. À l'occasion, j'endossais

aussi le rôle de redresseur de torts au service des plus petits, jusqu'à ce qu'on leur fiche la paix.

Un jour où je n'avais rien à manger, un élève plus adéquatement ravitaillé me nargua avec son sandwich et le reste de son sac de nourriture. Il y gagna quelques bosses et me procura bien malgré lui un bon repas. Comme c'est encore le cas aujourd'hui, ma fierté acceptait facilement la différence, mais ne pouvait supporter la mesquinerie. La leçon a porté ses fruits, car le garçon n'a jamais recommencé ; il est même devenu mon ami.

Des années plus tard, vers mes douze ans, je me suis découvert du talent pour le dessin. Vers la même époque, un de nos professeurs nous fit connaître et visiter tous les endroits qui exposaient les œuvres des grands maîtres de la peinture. Ainsi, compte tenu de mon habileté dans les sports, j'étais bon dans tout, sauf dans les matières enseignées à l'école. Comme certains de mes compagnons, j'avais horreur de tout ce qui n'était pas nécessaire pour gagner ma vie, mais j'ai tout de même terminé mes études avec succès.

Les mois et les saisons se succédaient. L'été, durant les grosses chaleurs, beaucoup de gens quittaient leur logis avec leur chaise pour profiter de la fraîcheur de la rue bordée d'arbres, et il n'était pas rare que presque tous les locataires des immeubles s'y trouvent rassemblés. Un événement spécial se produisit à une de ces occasions. Je jouais dans la rue avec un copain de mon âge quand un inconnu nous interpella et nous demanda de lui rendre un petit service, qui consistait à porter une enveloppe cachetée à une adresse plus loin contre une rémunération de cinq marks, une somme importante à l'époque. Heureux comme des rois à l'idée de dépenser cette fortune, nous nous arrê tâmes devant notre immeuble où se trouvaient vingt ou trente familles. Vantards comme tous les enfants, nous racontâmes les faits, preuve à l'appui. Un homme du groupe prit alors l'enveloppe et

l'ouvrit. Il y trouva un papier sur lequel on pouvait lire : *Je t'envoie de la viande fraîche.*

Comme un tueur d'enfants courait les rues de Berlin, la réaction des hommes ne se fit pas attendre. Tous se précipitèrent à l'adresse indiquée où, naturellement, ils ne trouvèrent personne ; la police s'impliqua par la suite, sans plus de résultat. Mais l'avertissement profita sans doute à tous les jeunes du coin, les engageant à ne rien accepter d'un inconnu ; une ville reste tout de même un endroit où habitent des humains de toutes sortes, peu importe l'époque.

Heureusement, un tel épisode n'était pas significatif du climat social. Ainsi, les gens qui habitaient notre immeuble du 90, Reinickendorfstrasse entretenaient des liens presque familiaux et une mentalité de village tissé serré. Chacun respectait l'autre en dépit d'opinions souvent profondément divergentes. Par exemple, au rez-de-chaussée habitait un Juif nommé Schwartz qui y tenait un commerce de vêtements. Lors de la Nuit de cristal, précisément, en novembre 1938, quelques hommes drôlement courageux de la maison ont empêché les casseurs de s'en prendre à son commerce.

Fait particulier à propos de cette famille Schwartz, elle a vécu là jusqu'à l'arrivée des Russes en 1945. Elle y est restée même après que des bombardements eurent détruit à peu près tout notre immeuble, sauf leur logement d'où ses membres ne sortaient pratiquement pas.

Il est bon de noter ici la mentalité qui existait à Berlin en ce temps-là. Pour l'illustrer, soulignons qu'un de nos voisins était membre du parti d'Hitler, mais qu'il ne pouvait s'en vanter dans le quartier rouge *Der Rote Wedding* à cause de la majorité communiste du secteur. Un autre voisin était communiste jusqu'à l'os, mais les deux parvenaient toutefois à s'entendre.

Je me souviendrai toujours de la fête des Travailleurs du premier mai 1929 qu'on nommerait par la suite *Blut*

Sonntag. Selon ce que je crois, les communistes avaient prévu de provoquer une sorte de soulèvement qui a toutefois mal tourné. La police spéciale du gouvernement est intervenue rapidement avec comme résultat une trentaine de morts dans le Wedding. Dans ma rue, un policier armé a été posté devant chaque bloc, mais du côté opposé de la rue, et en surveillait les fenêtres. Il s'abritait sous la porte cochère qu'on trouvait sur la devanture de chaque maison ou presque. Il avait ordre de tirer à vue. Pour ma part, j'ai entendu des rafales de ce qu'il m'a semblé être des mitraillettes et je sais qu'il y a eu des morts tout près de chez nous.

Dans les jours qui ont suivi, la police a surveillé chaque maison de notre rue vingt-quatre heures sur vingt-quatre, contrôlant même les allées et venues des femmes et des enfants, puisque les hommes n'ont pas eu le droit de sortir pendant deux jours, alors que la police avait ordre de tirer sans sommation. Bref, les communistes avaient manqué leur coup et cette journée n'a pas eu les résultats escomptés ; d'ailleurs, chez eux, presque tout sentait l'improvisation, alors que les partisans d'extrême droite planifiaient à l'excès.

Le Wedding demeurait l'endroit chaud. Près de chez nous, il y avait toujours cette rue, la Köslinerstrasse, qui présentait un danger extrême pour la police. Elle ne s'y engageait pas sans prendre beaucoup de précautions, car ses agents se faisaient tirer dessus à l'occasion. Le quartier général communiste du *Rote Wedding* se trouvait au coin d'une petite rue transversale qui rejoignait la Wiesenstrasse. On disait que, là, les extrémistes fomentaient peut-être le renversement du gouvernement et envisageaient d'amorcer un mouvement qui allait prendre assez d'importance pour balayer toutes les institutions, comme cela s'était produit en Russie en 1917.

Tout cela se déroulait sur un fond de misère généralisée. Il y avait près de neuf millions de chômeurs sur

une population de soixante-cinq millions d'habitants. Par ailleurs, le parti d'Hitler n'était qu'un parti politique parmi plus d'une trentaine d'autres et personne de notre entourage n'en parlait ou presque. Quand on le mentionnait, on l'associait aux fascistes, comme les partisans de Mussolini en Italie. Il était dangereux de s'afficher comme non-communiste dans mon coin. L'affrontement était latent.

Pour ma part, je n'ai vraiment entendu parler d'Hitler qu'au début des années 1930. Un de nos voisins était membre de ce parti, mais ne s'en vantait pas pour la raison que l'on sait. Il dit un jour à ma mère que cet Hitler allait prononcer un discours et qu'on avait organisé un grand rassemblement. Des années plus tard, bien après 1933, je reverrais un des fils de ce voisin vêtu de l'uniforme SS¹ ; il serait même officier, c'est-à-dire qu'il occuperait un grade supérieur. Or, au début, seuls les gens détenteurs d'une formation universitaire pouvaient devenir officiers SS.

Comme ma mère ne savait pour qui voter et que le parti communiste lui paraissait injuste et trop violent, elle se laissa influencer par ce voisin, si bien que, piqués par la curiosité comme beaucoup de gens de la campagne, ma mère et moi allâmes écouter Hitler. Elle m'y emmènerait souvent par la suite, mais n'adhérerait jamais à ce parti qui prônait la revanche de l'Allemagne sur l'humiliation subie à la fin de la guerre de 14. J'avais alors onze ou douze ans. C'était pour moi une sorte de sport, car chacun de ces rassemblements se terminait par des bagarres monstres, où les partisans affrontaient la police, mais surtout les adversaires du parti. En plus des centaines de milliers de fidèles, il y avait toujours des milliers de policiers dans les environs, auxquels il faut ajouter les groupes spéciaux de communistes qui n'attendaient que le moment propice pour faire du grabuge. Je trouvais

1. Section de protection (*Schutzstaffel*).

extraordinaire de voir des adultes se taper dessus pour des opinions politiques ; cela dépassait mon entendement.

Presque toutes les assemblées avaient lieu au centre de Berlin, sur une place près du château de l'ancien empereur appelée le Lustgarten. Plusieurs dizaines de milliers de personnes écoutaient religieusement cet homme devenu une sorte de messie qui promettait de sortir les pauvres de leur misère et de redonner au pays sa fierté bafouée par le traité de Versailles. Cet endroit était le seul endroit de Berlin où Hitler osait se montrer publiquement, car la capitale de l'Allemagne ne lui était pas acquise, bien au contraire. Ses partisans en uniforme qui se promenaient dans Berlin s'en sortaient rarement indemnes, alors que les communistes étaient en sécurité dans la plupart des quartiers.

J'écoutais ma mère quand elle discutait avec ses amies ou connaissances. Elle trouvait certains points acceptables, mais, en même temps, le ton revendicateur d'Hitler ne lui plaisait pas. Toujours est-il que j'ai vu et entendu Hitler au moins une dizaine de fois avant qu'il ne devienne chancelier. C'était un orateur hors pair, le meilleur, je dirais. Il pouvait parler plusieurs heures sans jeter un coup d'œil sur ses notes, pour la simple raison qu'il n'en avait pas. On aurait pu croire qu'il improvisait, mais rien n'était improvisé. Au contraire, ses discours étaient toujours logiques et parfaitement structurés, presque dramatiques en plus. Ils s'amorçaient tout doucement et montaient en crescendo comme un roulement de tonnerre qui arrive de loin. Certes, sa voix rauque le servait bien, mais en plus il utilisait des mots que tout le monde comprenait. Il promettait du pain aux pauvres et du travail aux millions de chômeurs ; il était de plus le seul politicien qui prétendait atteindre ses objectifs sans faire subir une révolution à la population. Il pouvait agir d'une façon pacifique, selon lui, contrairement aux communistes qui entendaient suivre la voie tracée

par la révolution russe et qui prétendaient instaurer l'égalité pour tous, mais d'une manière qui faisait peur.

Intelligemment, Hitler mélangeait le vrai et le faux en un amalgame très difficile à contredire. Venus de partout, les gens étaient déjà de son avis quand il leur disait qu'ils avaient raison de venir l'écouter.

À force de réflexion et mû par ma curiosité, je suis arrivé plus tard à comprendre ce qui faisait la force du parti national-socialiste. Beaucoup de ses adhérents n'avaient jamais digéré que l'Allemagne ait perdu la Grande Guerre ; s'ajoutaient ceux qui n'acceptaient pas que le pays ait dû concéder une partie de son territoire ; le traité de Versailles, appelé le *diktat de Versailles*, fournissait à Hitler ses principaux arguments ; l'Allemagne avait perdu toutes ses colonies, en plus d'avoir été contrainte de céder des régions à la France ; il y avait aussi le couloir de Dantzig (Gdansk) consenti à la Pologne et qui avait pour effet de balkaniser l'Allemagne ; enfin, en tant que nation vaincue, l'Allemagne devait payer des sommes astronomiques en réparation.

La frustration était un sentiment très répandu dans la population. Les insatisfaits pullulaient. Non seulement y avait-il un énorme taux de chômage dans la population, mais de plus la haute finance, la noblesse et les officiers haut gradés avaient perdu presque tous les avantages dont ils jouissaient sous l'Empire. À ceux-là s'ajoutait la faction de la population qui manifestait des tendances bourgeoises et sa peur d'une révolution à la russe, toujours possible.

Politiquement, la capitale essayait de se donner des airs de démocratie. Seulement, il était impossible pour un pays qui venait de perdre une guerre et qui n'avait jamais connu de vraie démocratie de réaliser en un jour une démarche que les Français et les Américains avaient mis des siècles à effectuer. Ceux qui ne pouvaient se réconcilier avec le traité de Versailles n'avaient pas le choix. Ils n'avaient comme ressource que de suivre l'homme qui leur promettait une

nouvelle Allemagne. Qu'Hitler s'attaquât en plus aux Juifs ne jetait personne par terre, car on ne le croyait pas vraiment, pas plus les Juifs que les autres.

Les circonstances préparaient donc lentement l'avènement de la dictature.

Je crois personnellement qu'il n'existe que deux sortes de dictature. Certaines s'imposent d'une manière violente et brutale ; celles-là sont généralement issues d'un putsch militaire, d'un soulèvement populaire, d'une révolution ou de quelque chose de semblable. D'autres, parfaitement planifiées et systématiques, s'installent de façon graduelle ; elles prennent en main l'appareil gouvernemental tout en douceur, ne bousculant presque rien de son fonctionnement normal. Ces sortes de dictature en arrivent à s'imposer légalement en exploitant les lois et règles établies.

La plupart d'entre nous n'en ont pas conscience lorsqu'une dictature s'installe sans brutalité. Inconsciemment ou pas, on tolère son avènement dans des pays soi-disant libres.

Beaucoup de livres ont été écrits sur le fameux 30 janvier 1933 qui a été marqué par la prise du pouvoir d'Hitler. On en a évoqué les tenants et aboutissants avec plus ou moins d'exactitude selon les idées et opinions des auteurs, mais on est unanime quant au changement radical qu'a subi le visage de l'Allemagne à partir de ce jour, un changement que nul n'aurait pu prévoir. Cette journée a été très calme dans la plupart des quartiers de Berlin ; je l'ai personnellement vécue près du centre-ville, au cœur des événements. Pour certains journalistes, ce jour offrait l'opportunité de quelques gros titres et d'un supplément peu considérable à la moyenne des nouvelles, mais il n'y avait rien de sensationnel à raconter. La radio parlait d'un changement important, sans plus.

Avec le temps, la population s'était habituée aux changements. Les politiciens s'agitaient et palabraient sans améliorer les conditions de vie ; au contraire, la misère

augmentait. Les partis du centre plus ou moins sociaux-démocrates s'étaient montrés incapables de gouverner de façon vraiment sérieuse. Ils étaient de puissance égale ou supérieure aux forces de l'ordre, grâce à leurs propres formations militaires et paramilitaires ; chez certains d'entre eux, la violence n'était pas contraire à l'idéologie de base qui constituait leurs assises.

J'étais trop jeune pour m'intéresser à la politique, mais ses effets me touchaient durement. Pour moi comme pour d'autres, la priorité consistait à survivre. La crise économique frappait durement le pays qui subissait le traité de Versailles.

Il y avait d'abord l'extrême droite, le parti d'Hitler, qui comprenait au moins un demi-million de SA, c'est-à-dire des chemises brunes ou membres des groupes d'assaut, et un nombre indéterminé de SS, le service de sécurité du parti, formé presque sans exception de malabars qui s'occupaient de maintenir l'ordre dans les manifestations quand Hitler, Goebbels ou Göring prononçaient des discours. Ce genre de service d'ordre était nécessaire lors de n'importe quelle assemblée politique du temps, car toutes finissaient invariablement par des bagarres monstres. Personnellement, je n'en ai vu aucune se terminer dans le calme et j'en ai pourtant vu beaucoup dans mon quartier de Berlin avant 1933.

Les SS de cette époque avaient grosso modo les mêmes fonctions que les videurs de boîtes de nuit : celui de chasser par la force les indésirables qui perturbaient les assemblées. Il y aurait d'autres formations de SS, mais elles feraient pour la plupart leur apparition après la disgrâce du SA, un peu plus d'un an après la prise du pouvoir par Hitler.

Un autre parti, de droite celui-là, les Nationalistes, de formation militaire, mais relativement tolérant, prônait pour sa part le retour de l'ancien empereur. Ses membres portaient l'uniforme de l'ancienne armée allemande avec ses casques d'acier. Selon mon opinion d'enfant, ils

n'étaient pas dangereux, car ces troupes se composaient presque exclusivement d'anciens combattants de la guerre de 14, que je trouvais plutôt vieux ; je ne me rappelle pas avoir vu un homme de moins de trente ans en uniforme.

La multiplicité des courants fit que, de 1929 à 1933, le pays fut au bord d'une guerre civile ; les autorités ne maîtrisaient plus la situation. Les deux partis aux positions extrêmes se livraient une guerre sans merci, ce qui ne les empêchait nullement de démolir les autres formations politiques plus modérées quand l'occasion se présentait, simplement pour affermir leur supériorité.

Les communistes avaient eux aussi leur formation militaire que j'ai pu observer à l'occasion. On les appelait l'*Antifa* – pour antifascistes – et leur but était de démolir les troupes de choc d'Hitler. Malgré leur nom, ils étaient presque habillés comme les SS : bottes noires jusqu'aux genoux, culotte de cheval noire, chemise noire sous une sorte d'anorak gris ou noir. Leur couvre-chef était quasiment le même que celui de leurs confrères fascistes, à cette différence près que l'insigne devant était constitué du marteau et de la faucille en rouge au lieu des runes SS. Qui n'a jamais vu ces gens en action ne peut imaginer leur absence totale de respect, caractérisée par un comportement plus que brutal envers leurs principaux adversaires, mais également à l'endroit des membres de tous les autres partis.

Ce tableau n'est aucunement exagéré. Il ne veut que montrer à quel point le climat était explosif et caractérisé par la brutalité durant ces années. Je parle en connaissance de cause, ayant passé ma jeunesse de Berlinois dans ce tourbillon politique et fanatique où toute modération était tuée dans l'œuf. Je suis un témoin oculaire de ce qui se déroulait dans les rues. Mon quartier d'ouvriers abritait les pires victimes, car le travail était très rare. Quoi de plus naturel que d'y trouver des gens prêts à tout pour ne pas mourir de faim ? Et qui leur promettait un changement radical une fois

balayés les gouvernements incapables ? Les deux partis les plus intransigeants qui convoitaient le pouvoir.

D'abord, les communistes, pour qui recommencer à neuf était indispensable et qui constituaient un parti tout désigné pour ceux qui n'avaient rien à perdre. Ensuite celui d'Hitler avec comme principales promesses du travail et du pain pour tous. On savait pourtant qu'on trouvait dans ce parti des membres de la bourgeoisie, des nobles allemands et surtout de grands financiers. Il eût donc été naturel que les gens se questionnent.

Voici un bon exemple pour expliquer le contexte. Nous habitons dans des bâtiments groupés autour d'une cour et ayant façade sur la rue ; dans notre immeuble logeaient au moins une trentaine de familles, sans compter les sous-locataires. Eh bien, en dehors des propriétaires de deux magasins qui faisaient le commerce, l'un de journaux et de livres, l'autre de vêtements, un seul homme avait un emploi régulier dans une des plus grandes maisons d'édition du pays, l'*Ullsteinverlag*. Tous les autres, hommes et femmes, étaient au chômage ou sur l'assistance publique ; Hitler n'avait donc pas tellement de partisans dans cet environnement.

Je n'ai connu qu'un seul locataire, un voisin sur l'assistance publique, qui réussissait à trouver à l'occasion une petite combine pour faire un peu d'argent. Il avait un fils de mon âge et un autre plus vieux d'une dizaine d'années que j'ai revu plus tard revêtu de l'uniforme SS, au moment de la domination du nazisme. À vrai dire, j'ai été surpris de le voir dans son uniforme noir, car il n'était pas du tout le type de SS qu'on avait l'habitude de voir ; ce n'était ni un bagarreur ni un malabar. Je le savais intelligent, et un oncle assez riche lui payait ses études. Son père était membre du parti et il cherchait à convaincre ma mère d'y adhérer, car il connaissait ses tendances nationalistes.

C'est sans doute dû à son influence si nous allions à presque tous les rassemblements de ce parti d'extrême

droite. En effet, ma mère m'emmenait, surtout quand les manifestations se déroulaient en plein air ; elle trouvait que les réunions en salle étaient trop dangereuses à cause des bagarres. Pour le reste, c'était une occasion de sortie. Nous y entendions les gros canons du nationalisme allemand et, parmi eux, deux dépassaient tous les autres, Hitler et Goebbels. C'étaient de formidables orateurs et j'en connais peu qui pourraient les surpasser ou même les égaler. À vrai dire, chacun avait son style, mais Hitler dominait.

Goebbels était celui qu'on pourrait appeler l'intellectuel. Il avait la parole plus que facile et il était capable de mêler lui aussi le vrai et le faux de telle manière qu'on était presque obligé de le croire ; il était très difficile, en tout cas, de prouver qu'il mentait. Une fois devenu ministre de la Propagande du III^e Reich, il prendrait toujours la parole avant son chef, préparant en quelque sorte le terrain pour Hitler.

Ce dernier commençait son discours plutôt calmement. Mais, progressivement, sa voix devenait de plus en plus rauque, toujours parfaitement adaptée au contenu, étudiée dans les moindres détails pour manipuler efficacement ses partisans. Plusieurs fois nous nous sommes retrouvés, notre voisin, ma mère et moi, au beau milieu de foules de deux à trois cent mille personnes venues écouter ses promesses et ses menaces contre tous ceux qui s'opposaient à lui, à son parti et à une Allemagne qu'il voulait fière et grande parmi toutes les autres nations. Ses harangues duraient souvent de trois à quatre heures et j'ai vu des gens devenir littéralement fous vers la fin, à tel point que les très nombreux policiers avaient toutes les peines du monde à maintenir l'ordre.

Il faut garder à l'esprit que de maintenir l'ordre signifiait brandir les matraques sans égard pour personne.

La ferveur de notre voisin pour son parti le poussait à multiplier les efforts pour convaincre des gens comme ma mère de la valeur d'Hitler, si bien qu'un jour il nous invita

à une excursion en bateau, la ville de Berlin se prêtant à merveille à ce genre d'activité. C'était une première pour moi ; mes moyens financiers m'avaient toujours relégué au rang de simple spectateur. Des bateaux relativement grands pouvaient embarquer plusieurs centaines de personnes. Cependant, lors de cette excursion un peu spéciale, il a fallu une unité de SA au complet pour nous protéger. Imaginez une centaine de chemises brunes en uniforme, armées de matraques pour repousser les assauts de je ne sais combien de milliers de communistes déchaînés ! L'impitoyable guerre entre les partis était bien de nature à faire en sorte que ce petit voyage me reste doublement en mémoire. Chaque fois que le bateau passait sous un pont, on nous jetait toutes sortes d'objets sur la tête, principalement des pierres arrachées au pavé des rues. Aussi le mot d'ordre était-il de mettre les femmes et les enfants à l'abri à la moindre alerte. Comme la plupart du temps, la police brillait par son absence, alors que les milices des différents partis n'avaient pas encore remplacé officiellement la police régulière, dont la force diminuait progressivement devant la montée de celle d'Hitler.

Quant aux manifestations des autres partis, j'y allais tout seul. La plupart de ces rassemblements se déroulaient dans le *Schiller* et le *Goethe Park*, deux grands parcs de toute beauté pas trop loin de chez moi. Ma mère ne voulait rien savoir de ces manifestations de la gauche ; elle avait trop de respect pour la propriété des autres et elle ne pouvait comprendre qu'il y ait des gens prêts à forcer les maisons pour saccager et voler le bien d'autrui. Pour ma part, je n'avais pas ces préoccupations ; un chef de parti ou un autre, ça m'était complètement égal et un Ernst Thälmann chef du parti communiste valait un Hitler. J'étais tout simplement inconditionnel de ce qu'on pourrait appeler le sport national des Berlinoïses qui consistait à écouter de grands discours et à vivre l'ambiance des rassemblements populaires.

Par contre, pour les adultes, ces rencontres étaient le seul moyen de se faire une idée de l'orientation de chaque formation, car la radio n'en était qu'à ses débuts et ce n'était pas tout le monde qui possédait un appareil. De toute façon, les gouvernements censuraient tout et les journaux étaient entre les mains de propriétaires qui avaient chacun leur allégeance politique ; de ce fait les journalistes ne pouvaient pas dire la vérité.

Ma motivation personnelle différait de celle des grandes personnes. C'est que j'aimais et que j'aime encore la musique militaire. Or, il y avait toujours de nombreuses fanfares pour galvaniser les foules et des chants qui appelaient à la violence, le tout dans un grand déploiement de drapeaux. C'était aussi un spectacle étonnant que celui de milliers et de milliers de grandes personnes se battant non seulement avec leurs poings, mais certains armés de couteaux, de matraques ou de tuyaux de plomb. Il y avait souvent de nombreux blessés, quelquefois des morts, tout ça à cause de la misère épouvantable. Berlin était une carte majeure dans le jeu politique pour la domination de l'Allemagne. Elle était un atout irremplaçable, car qui la posséderait deviendrait d'office le maître du pays. Aussi, tous les moyens étaient bons pour obtenir la faveur des Berlinoises.

Par ailleurs, cette ville était un monde en soi et on y trouvait de tout, des quartiers de gens tolérants, de modérés, de conservateurs, d'extrémistes de droite peu visibles, bref de toutes les tendances. Mais, en majorité, les gens étaient des adeptes du socialisme et du communisme. Mon quartier penchait fortement vers l'extrême gauche et les membres du parti qui représentait cette orientation se comportaient souvent comme si mon secteur était déjà une parcelle de la mère patrie du socialisme, la Russie. Il y était continuellement question de révolution, de renversement de gouvernements et surtout d'obstruction systématique des forces de l'ordre. Le système proposé était inspiré de celui que le royaume

de Staline mettait en pratique, mais simplifié à l'extrême. Un ouvrier était un prolétaire, et tous ceux qui ne correspondaient pas à la définition de ce terme étaient des ennemis qu'il fallait anéantir. Dans le fond, tout était si simple. Il suffisait de supprimer les riches et le tour était joué ; pas de nuances, tout noir ou tout blanc. Au mieux, chacun se retrouvait avec un toit sur la tête, la limite de ce qu'on pouvait espérer, ou de ce qu'on pouvait conserver avec un peu de chance. C'était rêver en couleurs que de croire qu'on pourrait posséder une maison.

Les plus fidèles partisans d'Hitler et de son parti venaient d'un autre milieu que de celui des pauvres. On les trouvait en majorité dans les campagnes ou les petites villes, à l'exception du sud de l'Allemagne où une bonne partie de la population était attirée par les slogans nationalistes. Après la capitale, les villes les plus connues et dont on parlait le plus se trouvaient dans cette région. Mais cela ne veut pas dire qu'elles étaient fidèles à cent pour cent. Le partage de l'Allemagne en deux clans carrément opposés était sensible. Il y avait ceux qui n'avaient rien à perdre, ou si peu, pour qui tout changement constituait une amélioration, et les autres qui avaient peur de l'avenir qui se dessinait.

Pour commencer, Hitler s'adressait aux petits bourgeois, la partie la plus stable de la population, et ensuite aux gens de la droite qu'on appellerait aujourd'hui les conservateurs ; ainsi, il visait tous ceux qui rêvaient d'un avenir stable et tranquille, mais qui n'avaient pas la moindre idée de ce qu'Hitler leur réservait. Ses arguments étaient simples et non sans fondement : lui et son parti étaient le seul et unique rempart contre le danger du communisme. C'était le leitmotiv de toute sa propagande, en plus de sa promesse de donner du travail et du pain à tous.

Certaines actions subversives donnaient de la crédibilité à ces propos. Pour provoquer des affrontements, deux ou trois fois par an, l'état-major d'Hitler organisait

une démonstration d'importance à Berlin, sachant qu'une confrontation s'ensuivrait. Le désordre prouvait aux observateurs que les faiseurs de trouble se trouvaient dans l'extrême gauche communiste, qui prônait la destruction de la société. Le choix de Berlin, avec son populeux quartier de Wedding farouchement opposé à Hitler et à ses chemises brunes, s'imposait d'emblée. Ce quartier illustre on ne peut mieux la différence entre un mouvement qui prônait l'ordre public et un rassemblement de révolutionnaires et d'anarchistes. Tout le monde savait qu'une épreuve de force se jouait entre les troupes paramilitaires du SA soutenues par quelques SS et une population nullement organisée, mais résolument opposée à cette provocation. Oui, tout le monde le savait et pourtant on laissait faire.

Le service d'ordre veillait toujours au bon déroulement des manifestations de ce genre. Des hommes généralement très costauds se déplaçaient parallèlement aux drapeaux sur les trottoirs et tabassaient sauvagement tous ceux qui ne saluaient pas ces emblèmes de façon respectueuse. Pas étonnant qu'à chaque rassemblement, défilé ou autre démonstration des bagarres éclatent, avec comme résultat de gros titres de journaux selon lesquels les communistes étaient les seuls coupables.

J'ai vu autant de brutalité d'un côté que de l'autre. Lentement, mais sûrement, tout le monde se dirigeait vers un conflit où seul le survivant serait déclaré vainqueur.

Dans notre quartier, il était risqué d'afficher publiquement de la sympathie pour Hitler. Ses partisans s'exposaient à de bien mauvais coups. Avant le 30 janvier 1933, aucun membre des chemises brunes ne pouvait se promener dans notre quartier. Pour ma part, je n'ai vu qu'une seule fois un candidat, certainement suicidaire, qui a osé s'y montrer seul dans son uniforme de SA. J'étais à la fenêtre du quatrième étage de notre immeuble quand j'ai vu l'homme courir pour sa survie, transformé en sprinter,

poursuivi par une cinquantaine de citoyens déchaînés qui le talonnaient, certainement pas pour lui souhaiter la bonne année. Le groupe a tourné le coin de la rue et je ne sais pas comment la poursuite s'est terminée.

La routine de confrontation allait se perpétuer jusqu'au moment où Hindenburg, un président croulant de vieillesse, nommerait Hitler chancelier.

Les trois partis les plus importants agissaient de la même manière dans les rassemblements. On s'évertuait à faire du bruit et la violence était au rendez-vous. Aussi bizarre que ça puisse paraître, même la musique contribuait à mousser cette atmosphère déjà explosive. Le son des chalumeaux avait un effet impossible à décrire ; cela vous faisait vibrer à un tel point qu'on avait l'impression que la révolution venait de commencer ou que la fin du monde était imminente. Depuis, je peux jurer qu'aucun orchestre ni aucune musique ne m'ont laissé une impression semblable. Étrangement, les chalumeaux ont disparu de l'orchestre après la prise du pouvoir par Hitler. Sans doute n'étaient-ils plus nécessaires après que cet homme eut fait main basse sur l'Allemagne.

Comme mentionné précédemment, entre les deux partis d'extrémistes, il y avait environ une trentaine d'autres partis plus ou moins conservateurs, mais presque tous très modérés ; ils cherchaient avant tout une sécurité qui n'existait plus depuis longtemps en Allemagne. Pourtant, on n'entendait jamais la moindre critique de leur part. Ils étaient prêts à fermer les yeux sur les événements les plus révoltants.

Je mangeais chez ma tante qui habitait non loin du *Bülow-Platz*, où se trouvait le quartier général du parti communiste allemand le jour où les troupes de choc d'Hitler ont voulu donner une preuve de force devant leurs adversaires. J'ai eu l'impression que tous les SA d'Allemagne se trouvaient à cet endroit. Ça grouillait littéralement d'uniformes bruns ; de la pure provocation. En plus des SA, il y avait la

police. Curieux comme toujours, je me suis approché le plus près possible en évitant qu'on me marche dessus. Je n'ai jamais vu autant de policiers ensemble ni avant ni après cet événement et, croyez-moi, ce n'était pas un luxe, mais une nécessité. Finalement, la bataille qu'espérait Hitler n'a pas eu lieu, et ce, grâce au service de sécurité exceptionnel qui entourait l'immeuble du quartier général des communistes. À ce moment, la population dans son ensemble était persuadée de l'imminence d'une guerre civile, pour la bonne raison que le parti d'Hitler avait perdu des plumes aux dernières élections.